

III. — LES SOUTERRAINS

—Ah ! sarpejeu ! . . . —s'écria l'ouvrier en jetant un regard admiratif sur les nombreux comestibles étalés sous ses yeux, —et c'est là l'ordinaire de votre bourgeois, franchement, voilà un particulier qui se nourrit bien ! . . . Allons, François, pose quelque part ton sac d'outils, puisqu'on nous y invite.

—Mais, —répondit François, —je ne sais où placer mon sac. . . .

—Par terre, mon ami, —fit l'intendant.

—J'ai peur de salir ce beau tapis.

—N'ayez aucune crainte et ne vous gênez pas.

L'ouvrier obéit. Il jeta dans un coin le grand sac de cuir dont nous avons déjà parlé, il alla rejoindre son compagnon, — lequel se nommait André, —et tous deux firent honneur aux vivres mis à leur disposition.

—Maintenant, —dit André en essayant sa bouche avec le revers de sa main, —nous voici bien refaits . . . où est la besogne ?

—Déclouez ce tapis, —répliqua l'intendant en désignant la partie du boudoir opposée à celle où se trouvait la petite table ?

—Faudra-t-il l'enlever entièrement ?

—Non, —vous le déclouerez seulement dans la moitié de la longueur de la pièce, et vous repliez la partie déclouée sur celle qui doit rester en place.

—C'est facile.

Les deux hommes se mirent à la besogne sans perdre un instant. En moins d'une demi-heure ils avaient fini. Le parquet, mis à découvert, était d'une grande beauté et composé de bois de diverses couleurs qui formaient une mosaïque.

—Maintenant ? —demanda André avec un accent interrogatif.

L'intendant se mit à genoux, et, se faisant éclairer par l'un des ouvriers, il examina longuement les combinaisons et les ajustages des feuillures du parquet.

—Avez-vous de la craie blanche ? fit-il ensuite.

—Nous ne marchons jamais sans cela.

—Donnez m'en un morceau.

Avec ce morceau de craie, il traça par terre un carré long d'environ trois pieds de large sur quatre de longueur.

Ensuite il se releva.

—Entamez le parquet, —dit-il, —en suivant l'indication de cette ligne, de manière à pouvoir enlever le morceau d'une seule pièce et le rajuster ensuite avec les charnières dont je vous ai recommandé de vous munir.

—Nous les avons, —répondit André.

—Il est essentiel, —poursuivit l'intendant, —que ce travail soit fait avec un soin extraordinaire, de façon à ce que la trappe que vous allez pratiquer soit très peu visible et qu'à moins de savoir qu'elle existe on ne puisse pas l'apercevoir.

—Ce n'est pas impossible, mais ce sera long.

—Prenez tout votre temps, rien ne vous presse.

—Alors, vous serez content.

—Les ouvriers commencèrent.

Nous les suivrons point dans les détails compliqués de leur travail. Disons seulement qu'au bout de trois heures le carré long de parquet était enlevé et laissait voir les forts madriers sur lesquels reposait ce parquet.

—Maintenant ? —demanda pour la seconde fois André avec son même accent interrogatif.

—Sciez les solives.

En dix minutes ce fut fait.

—Bien, —dit l'intendant. —Prenez vos pioches.

—Voilà.

—Enlevez les plâtras qui remplissent ce trou, et faites-en un tas là, à côté.

Cinq minutes suffirent, puis les pioches heurtèrent un massif de maçonnerie.

—On dirait une voûte, —fit André.

—Perciez-là.

—Ne craignez-vous pas un éboulement ?

—Non. Faites ce que je vous dis, il n'y a aucun danger.

Les pioches attaquèrent la maçonnerie.

Cette partie de la besogne fut plus longue et plus difficile. Enfin, une première pierre cédant, se détacha de la voûte, et on l'entendit tomber en dedans et rebondir avec bruit. Le reste alla tout seul. Au bout d'un quart d'heure une couverture béante et noire s'offrait aux regards.

—Prenez la lanterne et regardez là dedans, —dit l'intendant.

—Oh ! Oh ! s'écria André après avoir exécuté cet ordre, — il y a un escalier.

—Je le savais, —fit l'intendant. —Descendons.

L'escalier était de pierre, et la première marche aboutissait juste au niveau de l'ouverture. Seulement, à coup sûr, il n'avait pas servi depuis bien des années, car son état de délabrement était extrême, et plusieurs marches disjointes et chancelantes menaçaient ruine. Cet escalier conduisait à une salle souterraine de la même grandeur

que le boudoir situé au-dessus. Le sol était couvert d'un sable fin et uni ; les voûtes et les murailles, parfaitement sèches, n'offraient aucune trace d'humidité.

L'intendant prit la lanterne et fit le tour de cette pièce, en examinant les murailles avec le même soin qu'il avait mis à étudier le parquet supérieur. Bientôt il découvrit les traces d'une maçonnerie plus récente. C'était évidemment une porte condamnée. Il en indiqua nettement les contours avec la craie blanche qu'il tenait toujours à la main, et il dit :

—Perciez cette porte.

Ce fut long. Les moellons, admirablement ajustés, et le ciment qui avait acquis à peu de chose près la dureté du granit, rendaient leur travail difficile.

Enfin, suant, haletants, essouffés, ils vinrent à bout de leur besogne. Un tas de décombres s'éleva à droite et à gauche, et la porte murée resta libre.

—Remontez en haut, —leur dit l'intendant, —buvez et mangez, reposez-vous pendant une heure ; nous nous remettons ensuite à l'œuvre.

André et François ne se firent pas répéter cet ordre.

Tandis qu'ils allaient faire honneur de nouveau aux pâtés, aux jambons et au vieux vin de Bourgogne, l'intendant pénétrait seul dans la seconde pièce dont l'accès venait d'être rendu libre. Cette salle, voûtée comme la première, s'étendait sous l'un des salons. A coup sûr, un étage souterrain reproduisait exactement les distributions du rez-de-chaussée de l'hôtel. Là aussi, il y avait des portes murées qu'il s'agissait d'ouvrir.

Après le repas et le repos, le travail recommença.

Il dura jusqu'au matin. Quatre portes avaient été successivement ouvertes.

André et François s'étendirent sur les tapis de boudoir et dormirent comme dans leur lit pendant quelques heures. Puis l'intendant les réveilla, et ils descendirent ensemble visiter les spacieux souterrains.

La dernière salle se terminait par un long couloir. Ce couloir conduisait à un escalier qui montait jusqu'à la voûte. Cette voûte fut percée. On souleva deux des larges planches qui formaient le parquet, et on se trouva dans un petit pavillon carré dont les murailles étaient revêtues de boiseries en chêne sculpté. A travers les volets fermés, un léger rayon lumineux indiquait clairement que le pavillon se trouvait éclairé extérieurement par le soleil.

—La besogne avance, —fit l'intendant ; — la partie fatigante du travail est achevée. Il ne reste plus qu'à mettre de l'ordre dans tout ce que nous venons de faire.

Commencez par scier ces planches et pratiquez au-dessus de cette ouverture une trappe mobile semblable à celle que nous établirons dans le boudoir.

Tandis que François prenait la scie, André regarda l'intendant dans le blanc des yeux et lui dit, moitié en riant, moitié d'un air sérieux :

—Ah ça, mon maître, savez-vous que nous faisons ici une bien drôle de besogne ?

—Drôle ? En quoi ?

—Tout ce mystère, ces souterrains, ces trappes . . . Est-ce que, par hasard, nous préparerions un atelier de fausse monnaie ?

(A continuer.)

La *Térébenthine* est non-seulement un remède très populaire, mais aussi un des meilleurs que possède la matière médicale. Son emploi est recommandé par les sommités médicales dans le traitement d'un grand nombre de maladies, mais c'est surtout dans les affections des membranes muqueuses que l'on obtient des résultats vraiment extraordinaires. Comme ce sont ces membranes qui tapissent l'intérieur des voies respiratoires et urinaires, il s'en suit que c'est de préférence dans le traitement des maladies qui affectent ces différents organes que l'on doit avoir recours à ce précieux médicament.

Comme le goût désagréable de la térébenthine, ainsi que l'irritation qu'elle produit sur le tube digestif, en rendent l'administration difficile et même impossible dans un grand nombre de cas, le Docteur J. G. Laviolette a réussi, après de nombreuses expériences, à composer un Sirop très agréable au goût, inoffensif et possédant à un haut degré toutes les qualités balsamiques et antiseptiques de ce remède inappréciable.

Messieurs les médecins et les malades devront donc avoir recours au Sirop de Térébenthine du Docteur Laviolette lorsqu'ils auront à traiter les maladies des voies respiratoires et urinaires telles que : rhumes, bronchites, grippe, coqueluche, asthme, consommation, gravelle, cystites chroniques, etc., et tous les catarrhes des bronches, des poumons et de la vessie.

Ce Sirop peut être administré pur ou dans de l'eau ou du lait, au goût. Dose. — Une cuillerée à soupe trois fois par jour, surtout le matin à jeun et le soir au coucher. Aux enfants, par cuillerées à thé en proportion de l'âge.

N. B. — Se méfier des contrefaçons et toujours demander le Sirop de Térébenthine comme suit : " Sirop de Térébenthine du Docteur Laviolette." En vente dans toutes les pharmacies. Prix : 25 et 50 cts. le flacon.